



Revista aSEPHallus de Orientação Lacaniana
Núcleo Sephora de Pesquisa sobre o Moderno e o Contemporâneo
ISSN 1809 - 709 X

Identités, identification, nomination, une lecture contemporaine¹

Virginie Leblanc-Roïc

Orcid: [0000-0002-1418-538X](https://orcid.org/0000-0002-1418-538X)

Psychologue clinicienne

Enseignante au Département de psychanalyse de l'Université Paris 8 (Paris, France)

Membre de l'École de la Cause freudienne

E-mail: virginie.leblanc@gmail.com

Résumé : Le texte explore la prolifération contemporaine des auto-nominations et des identités (telles que polyamour@, non-binair@ ou neurodivergents), la situant dans « l'époque liquide » de Zygmunt Bauman, où de nouvelles communautés se réunissent autour de signifiants nouveaux. Cette quête identitaire, qui déborde en « prolifération de la taxinomie identitaire », est vue en contraste avec le mouvement de dépathologisation, mais soulève le paradoxe de la revendication d'un nom de jouissance pour s'insérer dans le social, se demandant si cela est une stratégie de particularisation ou une récupération par le discours capitaliste. L'article confronte cette auto-affirmation identitaire (« je suis ce que je dis »), influencée par la performativité du langage de Judith Butler, avec la boussole psychanalytique, qui voit l'identité comme une « armure enfin assumée d'une identité aliénante » qui voile la « béance » de l'être. La psychanalyse vise un long parcours de désidentification pour que le sujet apprenne à « savoir s'y prendre avec » sa jouissance singulière et son symptôme, aboutissant, non à une identité communautaire, mais à une identité symptomale — un nom unique qui tente de cerner le noyau du réel résistant à la symbolisation.

Mots-clés : Identités, Psychanalyse ; Performativité ; Ségrégation ; Identité Symptomale.

Identidades, identificação, nomeação, uma leitura contemporânea: O texto explora a proliferação contemporânea de auto nomeações e identidades (como poliamoros@, não-binári@ ou neurodivergentes), situando-a na "época líquida" de Zygmunt Bauman, onde novas comunidades se agregam em torno de significantes novos. Essa busca por identidade, que transborda em "proliferação da taxionomia identitária", é vista em contraste com o movimento de despatologização, mas levanta o paradoxo de reivindicar um nome de gozo para se inserir no social, questionando se isso é uma estratégia de particularização ou uma recuperação pelo discurso capitalista. O artigo confronta essa autoafirmação identitária ("sou aquilo que digo"), influenciada pela performatividade da linguagem de Judith Butler, com a bússola psicanalítica, que vê a identidade como uma "armadura enfim assumida de uma identidade alienante" que vela a "falha" do ser. A psicanálise visa a um longo percurso de desidentificação para que o sujeito aprenda a "saber se virar com" seu gozo singular e seu sintoma, culminando, não em uma identidade comunitária, mas em uma identidade sintomal — um nome único que tenta cercar o núcleo de real que resiste à simbolização.

Palavras-chave: Identidades Contemporâneas; Psicanálise; Performatividade; Segregação; Identidade Sintomal.

Identities, identification, nomination, a contemporary reading: The text explores the contemporary proliferation of self-nominations and identities (such as polyamorous, non-binary, or neurodivergent), positioning it within Zygmunt Bauman's "liquid age," where new communities gather around novel signifiers. This quest for identity, which results in a "proliferation of identity taxonomy", is viewed in contrast to the depathologization movement, but raises the paradox of claiming a name of enjoyment (jouissance) to enter the social sphere, questioning whether this is a strategy of particularization or a recovery by capitalist discourse. The article contrasts this self-asserted identity ("I am what I say"), influenced by Judith Butler's performativity of language, with the psychoanalytic perspective, which views identity as an "armour finally assumed of an alienating identity" that veils the "gap" in being. Psychoanalysis aims for a long journey of disidentification so that the subject learns to "know how to get by with" their singular enjoyment and symptom, culminating, not in a communal identity, but in a symptomal identity — a unique name that attempts to encircle the core of the real that resists symbolization.

Keywords: Contemporary Identities, Psychoanalysis, Performatativity, Segregation, Symptomal Identity.

Identités, identification, nomination, une lecture contemporaine

Virginie Leblanc-Roïc

« Je suis... » Polyamoureux, pansexuel, asexué, non binaire, mais également hypersensible, bipolaire, aspi, HPI... Ou encore « Je suis racisé, afro-américain, black blanc beur.... » Et tout aussi bien : « Je suis Giorgia, je suis une femme, je suis une mère, je suis italienne, je suis chrétienne. Vous ne m'enlèverez pas cela. » ²

Du refus d'être assigné à un diagnostic aux auto-nominations avec lesquelles les sujets se présentent dorénavant, l'époque regorge de signifiants nouveaux qui prolifèrent, et autour desquels s'agrègent de nouvelles communautés, en une véritable « prolifération de la taxinomie identitaire » (Dubreuil, 2019, p. 12) qui paraît affine à notre époque liquide comme l'a qualifiée Zygmunt Bauman (2006), et où le réseau et la multiplicité des représentations de soi et du monde ont remplacé les structures hiérarchiques dont la verticalité assurait à chacun une place fixe.

À quelle fonction attribuer de tels noms dont l'époque paraît prompte à se parer, avec ce paradoxe que d'un côté se confirme dans nos sociétés occidentalisées un mouvement de dépathologisation généralisée sur fond d'égalitarisme démocratique et du droit à disposer de soi, quand de l'autre se dégage la revendication à se présenter avec un nom, nom de jouissance parfois qui permet de s'insérer dans le social ? Faut-il prendre ce pousse-à-l'identité généralisé comme une récupération par le discours capitaliste de la soi-disant liberté à se construire soi-même, au-delà de toute marque biologique (je ne suis pas ce que mon corps dit que je suis) et signifiante (je ne suis pas ce que tu dis que je suis) ? Comme une stratégie de particularisation dans une époque de crise généralisée, avatar contemporain de la **petite différence** freudienne ?

Travailler quotidiennement à soutenir une clinique du cas par cas avec les hommes et les femmes que nous recevons en institution comme en cabinet permet bien sûr de mesurer l'appui que de telles revendications identitaires peut constituer politiquement mais aussi intimement, pour les sujets qui se présentent sous la bannière de telles nominations. Mais il n'en demeure pas moins que leur face généralisante, englobante et parfois ségrégative ne tarde pas bien souvent à se dévoiler, tout comme le risque de laisser le sujet, jamais tout à fait représenté par ces nominations contemporaines, plus démuné encore devant la béance, la dysharmonie qui échoit à chacune et chacun d'entre nous, parlêtres exilés par le langage.

Dans quelles mesures peut-on rapprocher ces luttes qui prônent le libre choix des identités et revendiquent le respect et le droit à la différence avec le parcours d'une analyse, qui tend dans les confins de sa terminaison à produire « la différence absolue » (1973, p. 248) comme le dit Jacques Lacan dans son Séminaire ? Affiner ces rapprochements et ces distinctions avec la boussole psychanalytique, dont la pratique et théorie sont nés justement à une époque de « déclin social de l'imaginaire paternel » (2001, p. 60) comme le montra Lacan dès les années trente, peut permettre de questionner à nouveaux frais le déterminisme psychique comme la dimension du choix ; et peut-être de faire un pas supplémentaire sur ce que vise une analyse menée à son terme qui ne déboucherait ni

sur une position de surplomb à l'égard des autres discours, ni sur le cynisme de la revendication narcissique, mais bien sur la possibilité d'un lien à l'autre renouvelé, une nouvelle manière, anti-égotique, de faire lien social à partir de son point de **différence absolue**.

De la dépathologisation généralisée à la ségrégation : variété des identités et noms de jouissance

Identités dépathologisées

Jacques-Alain Miller (2022) rappelait récemment combien la grande clinique psychiatrique n'était plus d'actualité et à quel point la clinique avait cédé le pas devant l'affirmation d'un mode de jouir rendu possible par la prise de parole démocratique, la définition du sujet devenant donc essentiellement juridique. La psychanalyse a certainement beaucoup contribué à une telle tendance, elle qui est née de l'écoute inouïe de celles qu'on nommait alors les hystériques par Freud, « ce fils du patriarcat juif » (Miller, 2001, p. 61), à Vienne, au début du XXe siècle, soit le siècle qui préside à ce que Lacan (2015, p. 8) nommera l'« évaporation du père ».

Pourtant, les psychanalystes essuient désormais, à l'instar des psychiatres avant eux (notamment parce qu'en France toute demande d'opération de changement de sexe est conditionnée à un entretien avec un psychiatre), de nombreuses critiques eu égard à une discipline qui viserait elle aussi à catégoriser et pathologiser, par le recours aux diagnostics, les sujets. Ainsi Thamy Ayouch, chercheur en psychanalyse et psychanalyste lui-même n'hésitait pas à brocarder le « savoir hégémonique d'experts sur les minoritaires non-sachants. » (Ayouch, 2015, s/p.). Ce pouvoir injurieux viendrait de ce que Michel Foucault désignait comme « la position thaumaturgique » de l'analyste, relation de pouvoir que la psychanalyse, selon Ayouch, ne conteste ni ne fait disparaître :

L'asymétrie propre à la relation analytique n'a en soi rien d'oppressant, mais la posture de l'analyste n'est pas à l'abri des jeux et abus de pouvoir que provoque ce "supposé savoir", quand elle engendre, par un dosage savant de mutisme, d'interprétations péremptoires, et de prolifiques écrits pathologisants, des vécus de mépris et d'humiliation chez certain/es analysant/es. Cette potentialité d'injure propre à la pragmatique de l'espace analytique (et, soulignons-le, contraire à toute visée psychanalytique), devient réalité lorsque le dispositif psychanalytique se fait prescripteur des formes hégémoniques de la sexualité et de la sexuation (Ayouch, 2015, s/p.).

Face à cela, Ayouch (2015) rappelle les pratiques de combats dont se sont emparés plusieurs activistes trans, *happening* ou performances tirant leur mode d'action de la *Gay pride* née aux États-Unis des mouvements de luttes pour leurs droits des gays dans les années 70, et où l'injure dont on a été victime est reprise à son compte pour se faire revendication :

Plus encore qu'une resignification, c'est un retournement de l'injure qu'effectue la perspective *queer* questionnant la scientificité de certains discours analytiques et leur expertise. Les notions « d'homosexualité » ou de « transsexualité » sont alors appréhendées comme artefacts socio-politiques qui ne possèdent pas une définition invariable ou autonome. La réponse à l'injure peut se faire ici par l'humour, théâtralisant une situation en miroir, à travers des interventions-performances qui retournent les scénarii discursifs de ces psychanalystes en les mettant en situation d'en ressentir les effets en public (Ayouch, 2015, s/p.).

On reconnaît là entre les lignes la façon dont Judith Butler (2006) a mis en avant la dimension performative du genre, en particulier dans son ouvrage majeur, *Trouble dans le genre*, où le performatif du sexe s'exprime par les nominations foisonnantes des pratiques sexuelles dans lesquelles chacune et chacun doit se reconnaître et se nommer :

De tels actes, gestes et accomplissements (*enactments*), au sens le plus général, sont performatifs, par quoi il faut comprendre que l'essence ou l'identité qu'ils sont censés refléter sont des fabrications, élaborées et soutenues par des signes corporels et d'autres moyens discursifs (Butler, 2006, p. 259).

Le corps, pour Butler (2006), apparaît comme le lieu d'inscription du pouvoir. Il est façonné par le politique, la biopolitique dans la perspective foucauldienne qui l'inspire, c'est-à-dire par des forces politiques qui le marquent sexuellement par la différence des sexes et de deux sexes seulement. Cette matrice hétérosexuelle enjoint les individus à déclarer leur sexe, leur genre, leur sexualité, à lire leur véritable identité, leurs désirs enfouis, à travers cet idéal normatif et phallogénique qui serait largement transmis par la psychanalyse et son primat du phallus dans le processus de sexualisation du garçon et de la fille à travers le complexe de castration. Dans une telle perspective, le genre n'est donc pas un fait, mais un ensemble de pratiques disciplinaires et d'actes discursifs, dans la droite file de ce que le philosophe Austin appelait un « acte performatif » dans son ouvrage *Quand dire, c'est faire* (1962). Dès lors, Butler (2006) va proposer de jouer de cette performativité du langage en déconstruisant ce marquage du corps par le langage qui genre (par exemple dès l'échographie du 5^e mois), en brouillant les pistes, en parodiant, en rendant inintelligible le rapport sexe/genre, tout comme le font les drag queens qui exhibent les marques de féminité pour mieux les dégonfler.

De telles pratiques ont fait flores dans les nombreuses identités LGBTQIA+ dont la liste reste ouverte, par exemple dans l'identification à des communautés de jouissance, les lesbiennes *butch* (lesbiennes « masculines »/camionneuses) ou *fem* (féminines), les gays *bear* ou *leather* (cuir SM), les *drag Queens* et les *drag Kings*, les *daddys* (hommes murs en couple avec hommes plus jeunes), les *snaps* etc... autant de marques d'infamie et de discrimination dont on souffert ces communautés et qui

renversent les signifiants en les brandissant de manière outrée pour s'auto-nommer. L'injure se renverse alors en identité auto-proclamée, pratique qui paradoxalement n'échappe pas, nous y reviendrons, au risque de s'identifier à une identité plaquée sur un mode de jouir partagé par plusieurs, et que s'instaure donc une nouvelle ségrégation entre les modes de jouissance, là où la volonté première était de lutter contre la ségrégation.

Un tel renversement s'est désormais généralisé pour rejoindre la lutte pour le droit à la reconnaissance d'hommes et de femmes qui se sont vus assigner un diagnostic psychiatrique autour duquel ils s'agrègent désormais parfois en communauté, à l'instar des « entendeurs de voix » en France, ou encore de ces sujets dits autistes et qui se présentent comme « neurodivergents » et fiers de l'être.

Faudrait-il reconnaître dans de tels mouvements un avatar contemporain de ce « narcissisme des petites différences », comme le nommait Freud, cette « expression d'un amour de soi, d'un narcissisme qui aspire à son auto-affirmation » (Freud, 1921/2001, pp. 39-40) ? Si Freud avait anticipé notre époque en saisissant la logique d'un malaise dans la civilisation qui ne fait qu'amplifier cette tendance du groupe à se solidifier toujours plus par l'exclusion d'un tiers marqué par un trait de différence – comme nous le voyons en particulier ces derniers mois dans la montée des nationalismes, il nous semble aujourd'hui que ces revendications identitaires s'inscrivent dans un mouvement politique très contemporain et qui tend à devenir hégémonique sur fond d'une profonde modification dans le rapport à la parole.

Identités et ségrégation

Une telle hétérogénéité de noms d'identités paraît ainsi résorbable sous le thème plus englobant des **politiques d'identité**, qui s'est développé à partir des années soixante-dix autour des revendications minoritaires aux États-Unis. Laurent Dubreuil (2019) a déplié dans son ouvrage *La Dictature des identités* à quel point ces luttes tout à fait légitimes contre les différents types de discriminations pouvaient se retrouver à incarner le pire des séparatismes en jetant l'opprobre sur tel discours ou comportement, faisant régner un véritable « despotisme démocratisé » (Dubreuil, 2019, p. 25) pour reprendre les termes de Tocqueville, multipliant les foyers de contrôle, notamment sur les réseaux sociaux, avec des porte-paroles qui veillent au grain et un puritanisme parfois bien éloigné des revendications de justice ou d'égalité que ses militants prétendent incarner.

L'expression *identity politics* vient par écrit en 1977 dans une déclaration du collectif d'Afro-Américaines lesbiennes Combahee River qui énonce : « le fait de nous concentrer sur notre propre oppression s'incarne dans le concept de politique d'identité. » Le geste consiste [...] à commencer par soi dans une quête d'émancipation. [...] Tout en critiquant la construction sociale traditionnelle des hommes, la déclaration insiste sur le fait que le centrage sur l'identité est un moyen, non une fin.[...] Ce premier grand essai de théorisation d'une politique d'identité, pour n'être pas universaliste mais situé, n'en rejette pas moins, avec fermeté, ce qui deviendra

l'optique majoritaire quarante ans plus tard. L'identitarisme tel que nous le voyons aujourd'hui prospérer est déjà envisagé en 1977 – et repoussé (Dubreuil, 2019, p. 17).

L'interprétation par Lacan de la dévalorisation du Nom-du-Père est un appui solide pour saisir ces phénomènes et comprendre à quel point à la place des « grands-routes » (Lacan, 1981, p. 321) de la sexuation notamment a surgi un « essaim d'S1 » (Lacan, 1975, p. 130), multiplicité de signifiants venant de l'Autre social auquel correspondent autant de revendications identitaires. La relecture lacanienne du complexe d'œdipe freudien avec la boussole structuraliste a permis, avec la métaphore du Nom-du-père, de sortir de l'ornière de la famille traditionnelle pour saisir comment c'est avant tout fonction paternelle, indépendamment de l'homme qui serait le père, qui permet que le sujet sorte son assujettissement premier (Lacan, 1957/1998) à l'Autre pour nouer « le désir à la loi. » (Lacan, 2001, pp. 373-374) Une telle opération, opération langagière qui est un ordonnancement de la jouissance, et est consécutif d'une perte que Lacan nommera objet *a*, ouvre pour l'enfant un au-delà du désir via la traversée d'une dialectique identificatoire nées dans le terreau inconscient de la position prise par un enfant face à l'histoire d'une famille, ou du couple parental, ou encore des modèles contre lesquels s'appuyer : comment être une femme, un homme, **comment aimer à la façon de mon père ou encore en faisant l'inverse de ma mère ?**

Mais Lacan lui-même en vint à pluraliser ce Nom du père qui ne peut pas prendre en charge toute la jouissance d'un corps vivant et parlant, et ne peut certainement pas résoudre la dysharmonie entre les sexes. « Le complexe d'œdipe ne saurait tenir indéfiniment l'affiche » (Lacan, 1960, p. 813) et il ne s'agit certainement pas de s'en désoler : les pratiques sexuelles se modifient, les modèles familiaux en portent nécessairement la marque c'est ce dont témoignent les sujets qu'on entend en analyse, l'inconscient, ce « langage concret que parlent les gens » (Lacan, 2016, p. 9), étant affine aux mœurs et aux pratiques langagières d'une époque.

Il est donc logique qu'aujourd'hui **le bruissement de la langue** se teinte plutôt de ces énoncés déclaratifs, nouveaux diagnostics, noms de jouissance ou auto-nomination qu'on peut entendre lorsqu'on reçoit patients pour la première fois et dont il s'agira de saisir comment les manier. Tout se passe donc comme si les identifications inconscientes, cette part prise par l'autre en moi qui n'est pas tout à fait l'autre ni tout à fait moi, se cristallisaient désormais en identités prélevées dans le discours courants, comme si le rêve d'une continuité psychique, d'une coïncidence de soi à soi, se réalisait, avec le rêve conjoint d'un moi fort, autonome. Ou pour le dire avec les mots de Marie-Hélène Brousse (2017, s/p.) « l'assignation d'identité qui dans une société traditionnelle venait de l'Autre en termes de nomination, à l'époque des uns-tout-seuls, est auto affirmée, et prétend faire l'économie du Nom-du-père. » Cette parole identitaire remplace le *cogito* cartésien, « Je pense, donc je suis », rêve d'un sujet de la science délesté son histoire, universel, par ce que J.-A Miller a résumé d'une formule choc, « je suis ce que je dis »³ : non plus *cogito* mais dico, déclaration, auto-affirmation qui s'éloigne *de facto* du « S barré » qui traduit la relativité, c'est-à-dire la dissolution des identités (Miller, 1996).

Une telle modalité énonciative, qui s'inscrit dans le fil de la performativité du langage comme nous l'avons vu, n'est d'ailleurs pas sans entraîner le risque d'une confrontation de ces énoncés à l'intérieur d'une même communauté, et la difficulté patente à faire lien social dans cette horizontalité toujours à renouveler. Un fait divers récent l'illustre bien (Marteau, 2020) : il se déroule à Paris, au sein du groupe militant *Collage féminicide*, fondé par l'ancienne *femen* Marguerite Stern, qui a initié à de telles actions des centaines de militantes dès l'ouverture en septembre 2020 du Grenelle des violences faites aux femmes. Ainsi les murs des villes françaises se couvrent désormais régulièrement de ces slogans très forts, collés à la hâte, comme autant de *happenings* imitant le mode percutant des *Femen*, par exemple « Elle le quitte, il la tue », « Papa, il a tué maman », « Féminicides : + d'1 Bataclan par an. » Mais aujourd'hui, le groupe est traversé de conflits, et sa fondatrice, Marguerite Stern, a été la cible de ses ex-consœurs qui l'accusent d'être transphobe et de trahir la cause féministe. Tout est parti d'un message envoyé par Marguerite Stern (2020, s/p.) sur un célèbre réseau social : « Les débats sur le transactivisme prennent de plus en plus de place dans le féminisme. J'interprète ça comme une nouvelle tentative masculine pour empêcher les femmes de s'exprimer ». Or, pour-suit-elle,

[...] je suis pour qu'on déconstruise les stéréotypes de genre, et je considère que le transactivisme ne fait que les renforcer. J'observe que les hommes qui veulent être des femmes se mettent soudainement à se maquiller, à porter des robes et des talons. Et je considère que c'est une insulte faite aux femmes que de considérer que ce sont les outils inventés par le patriarcat qui font de nous des femmes. Nous sommes des femmes parce que nous avons des vulves. C'est un fait biologique (Stern, 2020, s/p.).

Menacée de mort, chassée du groupe qu'elle a créé, Marguerite Stern s'est emparée avec la féministe Dora Moutot d'une nouvelle nomination, le « fémellisme », par un retour à la définition biologique de la femme. Derrière ces déchirements désormais traditionnels entre féministes « universalistes » et militantes « intersectionnelles » (qui prennent en compte les discriminations de race, de classe, de religion...), il est frappant de considérer que chez les hommes et les femmes les plus engagées contre toute prescription normative, personne ne s'accorde sur ce qu'est une femme : ainsi pour certaines, comme Marguerite Stern, une femme est avant tout une porteuse d'organe qui subit un patriarcat qui construit les stéréotypes de genre. Aussi refuse-t-elle de considérer les femmes trans comme « de vraies femmes » ; ce seraient plutôt de hommes reproduisant, en croyant à LA femme, la domination masculine. Tandis que ces dernières se prétendent vraies femmes puisqu'elles souffrent elles aussi de discrimination transphobes.

A telle enseigne que ces nouvelles nominations contemporaines, loin de leur visée de désenclavement, aboutissent au contraire à des mouvements d'auto-ségrégation des minorités et des communautés, réalisant ce paradoxe que la lutte pour plus de fraternité débouche sur une montée des ségrégations, dont Lacan a très tôt livré la logique :

Tout ce qui existe est fondé sur la ségrégation, et au premier temps la fraternité. Aucune autre fraternité ne se conçoit même, n'a le moindre fondement, le moindre fondement scientifique, si ce n'est parce qu'on est isolé ensemble, isolé du reste (Lacan, 1991, p. 132).

Il reste toutefois marquant que dans l'exemple donné ci-dessus, un tel mouvement de séparation à l'intérieur d'une même communauté porte sur la définition de la femme sur laquelle Freud ne parvint pas à dépasser le déterminisme biologique (selon le célèbre mot « l'anatomie c'est le destin »), et dont Lacan a montré à quel point aucun signifiant dans l'inconscient ne pouvait dire ce qu'est une femme. De même que rien dans l'inconscient ne livre aucun savoir préétabli sur le sexe, aucun savoir y faire avec le partenaire amoureux. S'il y a des rapports sexuels, « il n'y a pas de rapport sexuel », pas de rapport logique. Plus généralement, il n'existe aucun signifiant ultime, aucun Autre qui viendrait répondre à l'énigme de notre existence et décider de notre place dans le monde comme de la conduite à y tenir.

Ainsi pourrait se dévoiler à quelle fonction viennent répondre les identités contemporaines, voile jeté sur le vide de l'être et la béance symbolique, à l'heure d'un malaise dans la civilisation si aigu dans l'emboîtement de plusieurs crises qui toutes signent l'échec patent du discours de la science allié au capitalisme à délivrer une autre place que celle du chiffrage ou des catégories numérisées de l'algorithme.

Si l'on peut dire qu'il y a une nécessité structurale à la séparation, nécessité signifiante du langage qui fonctionne sur la différence signifiante, de même qu'il y a une nécessité, « en cette époque de marchés globalisés, à ce que des masses humaines, vouées au même espace, non pas seulement géographique, mais à l'occasion familial demeurent séparées » (Lacan, 2001, pp. 362-363) – comme le montre l'impossibilité de l'idéal fraternel et sororal à éviter la ségrégation, est-il possible de se séparer autrement ? Est-il possible d'atteindre une identité qui ne comprenne pas le risque du séparatisme et de la haine ?

De la désidentification à la nomination : se séparer autrement

Il est intéressant de noter que Judith Butler, récemment invitée à une série de conférences parisiennes au Centre Georges Pompidou, est revenue elle-même sur ce pousse-à-l'identité contemporain auxquels ses nombreux lecteurs, en particulier parmi les plus jeunes, ne cessent de la renvoyer, et qui semble l'avoir largement dépassée. Alors qu'une de ses auditrices lui « demande comment lui est venue la volonté d'affirmer son identité, la philosophe, comme le rapporte la journaliste Stéphanie Chayet (s.d., s/p.), soupire, l'air presque accablé : "Écoutez, je n'ai jamais rien décidé. J'ai été outée quand j'étais adolescente. Pour moi, l'identité, c'est ce qui vient des autres. [...] Je ne veux pas me fixer dans une identité. Je suis contre l'identité. J'aime l'espace qui s'ouvre entre les catégories et c'est là que je vis, car c'est là que je peux respirer." Elle dit pouvoir comprendre que les jeunes, "qui

ont si peu de prise sur ce monde, qui font face à la destruction du climat", s'accrochent à leurs pronoms : "C'est bien le seul domaine où ils peuvent exercer du pouvoir." » (Chayet, s.d., s/p.).

Ces nouveaux noms de jouissance (qui ne font pas vraiment symptôme), ou diagnostic pourraient alors être envisagés comme autant de réponses au flottement du S1 à l'ère de l'évaporation du Nom-du-Père.

C'est la voie que trace en tout cas notre collègue Laurent Dupont dans le numéro de la revue *Mental, Les Maladies de la mentalité*, (2024), « *La mentalité, le S1 et la certitude* » : Laurent Dupont (2024) y revient sur la façon dont Jam, à la suite de la conversation clinique entre Lacan et une jeune femme errante, Mlle Boyer, va faire une distinction majeure pour notre clinique contemporaine, entre les maladies mentales dans lesquelles le sujet a affaire à un Autre complet (et donc marquées par la certitude, « maladies de l'Autre qui tentent de fixer la jouissance du sujet à l'extérieur), et les maladies de la mentalité, celles de ces êtres « qui n'ont pas été convenablement agrippés par le symbolique, et qui en gardent un flottement, une inconsistance. » (Miller, 1977, p. 301). « Or, avec la chute du père, nous sommes confrontés, d'une certaine manière, à une généralisation de la clinique de l'Autre qui n'existe pas » (Miller, 1977, p. 301).

La labilité identificatoire vire ainsi aujourd'hui parfois à l'errance, à tel point que maladie de la mentalité semblent généralisées : une réponse peut être la certitude de la mauvaiseté logée au champ de l'Autre (maladie de l'Autre pour donner consistance à mon être), mais aussi, lorsque le signifiant-maître est trop flottant, ce que Lacan nommait dans la logique du fantasme, « la regrettable certitude que "Moi, je suis moi" ».

Aujourd'hui, poursuit Laurent Dupont, l'inexistence de l'Autre est dénudée et produit un vide du signifiant de la représentation. « Cet être qui s'approche du pur semblant » (Miller, 1977, p. 301) cherche alors à s'incarner dans un signifiant qui viendrait lester sa subjectivité, et pour faire tenir le tout, y adjoindre la certitude dans le signifiant lui-même. Là, l'éprouvé ne fait pas retour dans le corps par la certitude en un Autre complet, mais trouve à se nommer dans les signifiants-maîtres des discours qui traversent la société : auto-nomination.

On pourrait ainsi se demander, avec Francesca Biagi-Chaï (2022), si à titre d'exemple les nouvelles identités de jouissance, regroupées sous le signe LGBTQIA+, constitueraient des nominations en tant que telles : « Peut-on dire, avec ces noms qui "apparaissent comme en surplus" qu'ils sont de "l'ordre de la création [...] par rapport à l'invention du réel" » (Biagi-Chaï, 2022, s/p.), ce qu'évoque Lacan dans le séminaire du *Sinthome* (1975) Jacques-Alain Miller, lors du Colloque Uforca consacré en 2022 aux *Problématiques contemporaines de la sexualité*, avait plutôt évoqué, à propos de ces sujets s'avancant avec leur Je suis...(trans, par exemple), qu'il s'agirait de « S2, signifiants dans lesquels le S1, [celui de l'identification primordiale] serait congelé ou absent, réduit à la sensation de corps indéfinissable capturée par S2. Autrement dit, des S2 qui se font prendre pour des S1. » (Biagi-Chaï, 2022, s/p.).

Ces signifiants communautaires **nommeraient** davantage le sujet à une identité qui fixe, sans

offrir de véritable nomination :

Une telle opération délivre une jouissance qui n'est pas la sienne. En tant qu'elle se fait prendre pour du réel cette identité ne constitue pas une nomination, au sens de la rencontre d'un signifiant et de la jouissance, fixant le nom de la jouissance propre à un sujet (Biagi-Chaï, 2022, s/p.).

Donc aujourd'hui, pour reprendre Butler, il y a une politique de désidentification qui est nouvelles identifications, fluides pourrait-on dire pour reprendre ce signifiant de l'époque, nouveaux univers fantasmatiques où il s'agirait de déconstruire les identités pour mettre en avant les pratiques de la jouissance comme telle. Ou pour le dire avec les mots de J.-A Miller (2005, s/p.) : « Il y a là comme une ivresse de la mise en question même du concept d'identité, et cette substitution cette métaphore où l'identification vient prendre le dessus par rapport à l'identité. »

Selon Eric Laurent (2015, p. 151), dans *Genre et jouissance* :

Cette identification consiste à remplacer ce qui pouvait être fixe, en processus. C'est assez cohérent avec l'abord féminin de la jouissance tel que Lacan le situe, puisque Lacan considère que la jouissance féminine est un processus qui déconstruit les identités au point que La femme n'existe pas, et que c'est une par une que s'aborde la question de la particularité de sa jouissance. Mais cette jouissance, est-ce une certitude ou une fiction ?

La faille à laquelle paraissent répondre les noms d'identité aujourd'hui n'est pas sans faire écho à la crise subjective qui peut présider à l'entrée en analyse, dans ces instants où « les semblants vacillent » (Miller, 2001, s/p.), où la routine de nos vies se révèle comme hors sens, et où la continuité de notre existence se fracture sous le coup d'un événement ou d'une parole qui vient faire rupture et pose précisément la question de notre identité désormais incertaine. Pourtant, si l'on peut voir à quel point crise (de civilisation et/ou subjective) et identité se conjoignent, si le point de départ peut sembler le même, l'entrée en analyse puis son déroulement, loin de combler la faille qui s'est dévoilée, vise un **savoir y faire** (Lacan, 1976) avec qui est finalement une réponse anti-identitaire.

Qui suis-je ?

De même que l'inconscient ne connaît ni le temps ni la négation, de même, rien dans l'inconscient ne permet de répondre à cette question qu'on peut venir adresser à un psychanalyste : comme l'écrit Lacan, le névrosé se présente d'abord comme un « Sans nom », « importuné par son nom propre » (Lacan, 1966, p. 826). Comment le saisir ? Si le choix du prénom porte la marque du désir des parents, en s'inscrivant dans l'histoire d'une famille, le nom propre au contraire n'est pas un signifiant comme un autre. Intraduisible, il épingle plutôt le sujet comme ce reste de l'opération

signifiante, cet « impensable »³⁸ de l'inscription dans les générations mais moins dans sa dimension de maillon de la chaîne que son objet-rebut, énigmatique.

Le sujet qui se présente en analyse est donc un sujet marqué, et c'est souvent de ces marques qu'il souffre, ce sont ces marques qui font symptôme même si ce qui lui apparaît comme le plus étranger lui est aussi le plus précieux, comme nous le verrons. C'est un sujet **aliéné** par la parole et le désir de l'Autre, et c'est cela qu'il s'agit de découvrir dans l'aventure qu'est une analyse, ces marques dans lesquelles je me reconnais, ou pas, la façon dont elles ont imprimé mon destin, mais également la façon dont très tôt, par une « insondable décision de l'être »³⁹, j'ai choisi ou refusé d'y être représenté.

Ces marques sont des marques qui « absorbent » (Miller, 2018, p. 41), et comme le déploie J.-A. Miller, l'analysant

[...] mentionne une chose qui lui a été dite et qu'il n'a jamais oubliée, qui sera pour lui inscrite à jamais et par rapport à quoi il s'est toujours déterminé à tous les tournants de son existence. Cette chose dite a pu prendre, pour lui, valeur d'oracle, qu'il se soit employé tout le long de son existence à la vérifier, à la rendre vraie, ou qu'il se soit empressé de la démentir. C'est souvent le cas lorsque le sujet a dû composer avec l'attente des parents sur son sexe. S'il a été désiré comme garçon et naît fille, cela a des conséquences tout à fait nettes. N'être pas désiré, en avoir l'énoncé, est la marque la plus douloureuse qui soit. On ne saurait généraliser en cette matière. Néanmoins, en analyse, se constatent les effets étonnants de l'inscription d'une parole dans l'histoire du sujet (Miller, 2018, p. 31).

Si bien qu'on pourrait dire que là où les *genders studies* voient l'Autre comme celui qui assigne, et notamment une identité de genre, ce que J. Butler a récemment repris comme l'identité qui vient de l'autre, les analystes considèrent que le signifiant peut être la marque d'un désir particularisé à l'égard du sujet, comme le dit Lacan dans sa *Note sur l'enfant* (Lacan, 1969) et que c'est à partir de cette inscription, constituante, que le sujet aura à jouer sa partie. Comme le relève Éric Laurent (2022), on peut également reconnaître dans l'abord lacanien du sujet, du moins dans son abord premier avec la référence structuraliste, une dimension performative de l'assertion de soi, mais qui se situe à l'inverse du sujet non divisé butlérien :

Ce sur quoi Lacan a insisté est que l'assertion de soi passe par l'Autre. Le sujet y est suspendu, attendant la réponse qui va lui donner son aliénation fondatrice. La présence de l'Autre au sein même du performatif de la parole donne toute sa place à la réponse que j'attends dès que je parle car « Ce que je cherche dans la parole c'est la réponse de l'autre » (Lacan, 1969). Cette incessante réponse à venir ruine les mirages de l'identité performative. « Je m'identifie dans le langage, mais seulement à m'y perdre comme un objet » (Lacan, 1966). Le lien entre nomination et perte de la référence se maintiendra dans l'enseignement de Lacan puisqu'en

nommant l'Autre, encore faut-il qu'il y consente et qu'en me nommant, en m'identifiant, je ne suis déjà plus celui que j'ai été ni ce que je suis en train de devenir, le nom se dérobe. La jouissance qu'apporte le performatif comme assertion de soi est à l'opposé de la production psychanalytique du sujet. [...] Pour la psychanalyse, la plus sûre assertion est celle de l'échec : acte manqué, lapsus, achoppements divers. Les formations de l'inconscient produisent un sujet par un acte de langage qui noue ensemble l'énigme et le sens qui s'y attachent (Laurent, 2022, s/p.).

Plus qu'une parole close sur une elle-même, la parole sous transfert, dans la rencontre avec un analyste, est donc plutôt une parole qui renvoie à la surprise, à l'étrangeté en soi. A travers ce qui suis-je ? qui peut présider à l'entrée en analyse, on peut d'ailleurs reconnaître une dimension socratique, où à la place du philosophe antique et de sa capacité à remettre en cause par ses questions ce qui semblait aller de soi, le sujet supposé savoir qu'est l'analyste, dans sa simple présence incarnée et bien souvent silencieuse, vise à faire surgir ce qui était caché, à remettre en cause les évidences :

C'est l'effet ironique de l'association libre, c'est le socratisme analytique spontané. Quand vous n'avez pas quelqu'un pour vous visser les identifications, pour vous reconnaître comme l'employé des Postes, le fils d'Untel, etc., quand ce quelqu'un-là vous est soustrait, [...] qu'il n'est pas à la place où il devrait être, à savoir d'acquiescer à votre identification, eh bien, en retour, votre identification tremble, votre semblant identificatoire vacille, ne reste plus tout à fait en place. (Miller, 2001, p. 8).

Ce qui apparaît alors peu à peu, non sans provoquer un certain tremblement, c'est à quel point derrière l'identité qui semblait assurer la continuité dans l'intimité de notre être, un certain nombre *d'identifications*, signifiants, comportements ou traits prélevés sur l'autre s'entremêlaient.

Un « déshabillage de l'être »

Freud a insisté sur le fait qu'il est impossible de différencier psychologie individuelle et psychologie collective, et son analyse des foules dans l'ouvrage majeur *Psychologie des foules et analyse du moi* s'ouvre sur la façon dont l'Autre intervient très tôt et très « régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire » (Freud, 1921/2001, p. 137).

Lacan montrera comment d'emblée, le petit d'homme tire même l'idée de l'unité de son corps, dans le moment constitutif du stade du miroir, d'une image qui ne peut se stabiliser qu'avec la reconnaissance signifiante de l'autre, qui atteste de l'identité du sujet. Mais cette image globale est un leurre qui vient compenser la prématuration biologique de la naissance :

Le stade du miroir est un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à

l'anticipation, – et qui pour le sujet, pris au leurre de l'identification spatiale, machine les fantasmes qui se succèdent d'une image morcelée du corps à une forme que nous appellerons orthopédique de sa totalité, – à l'armure enfin assumée d'une identité aliénante, qui va marquer de sa structure rigide tout son développement mental (Lacan, 1966, p. 97).

Forme orthopédique, armure : on voit à quel point l'identité qui se soutient d'abord ici de l'identification narcissique de l'enfant vient répondre à une insuffisance première qu'elle ne voile qu'à peine. Dans le miroir, nous ne nous reconnaissons jamais tout à fait comme nous-mêmes, et plus qu'une image satisfaisante, c'est toujours une trace de l'autre en moi qui subsistera. Et il est des mauvaises rencontres qui révèlent dans l'après-coup que la vie d'un sujet ne tenait qu'à un fil qui se dénoue dans le déclenchement d'une psychose par exemple, lorsque l'assise de l'être parlant était essentiellement imaginaire. Cela a des conséquences importantes dans la pratique : si la visée de l'analyse d'un sujet névrosé visera à défaire ces identifications, on veillera plutôt attentivement à ne pas trop les bousculer pour les sujets qui ne sont pas rentrés dans la dialectique des identifications symboliques.

Qu'est-ce à dire, sinon que l'être parlant ne peut être saisi que dans la complexité d'un nouage avec d'une part cette *identité aliénante* comme la nomme Lacan, qui tente de suturer le manque à être du sujet de l'inconscient, toujours pris entre deux signifiants, de l'identité narcissique aux marques des paroles qui percutent le corps et déterminent un destin ; mais également, d'autre part, ce qui a été perdu en entrant dans le réseau des signifiants, cet objet a qui sera cause du désir et lestera le sujet, se nouant également avec ce qui fait très tôt effraction dans le corps propre de chacune et chacun, l'irruption du sexuel, toujours intrusif, et la façon dont chacune et chacun se positionne inconsciemment face à cela, en s'accrochant, ou pas, à ces identifications activement prélevées chez l'autre ?

Pour saisir une telle complexité dans le nouage de ces différentes identifications et le choix si obscur qu'un sujet fait à partir de cette perte inaugurale, on peut s'enseigner de la façon dont l'enfant fait le choix de son identité sexuelle, ce que nous nommons avec Lacan la sexuation nouage si subtil entre le plus intime et le plus fixe d'une modalité de jouissance qui a percuté le corps à la multiplicité des identifications choisies par le sujet, prélevés sur l'autre et les rôles dictés ou offerts par le discours d'une époque. C'est tout le précieux de l'élaboration de Lacan, dont l'inlassable recherche permet d'extraire ceux qu'on dit hommes et femmes de l'ornière freudienne du corps biologique comme déterminant le destin. « L'altérité du sexe se dénature de cette aliénation » (Lacan, 1966, p. 732), à l'autre du langage, à l'absence de toute réponse possible à la question de ce qu'est un homme ou une femme, à la non-coïncidence entre l'image et l'éprouvé du corps. Au-delà donc des identifications théoriquement idéales élaborées par Freud à la sortie de l'Œdipe, le quotidien des analystes est plutôt de constater à quel point c'est le ratage, et l'instabilité qui sont la loi de tels parcours quant au sexe. Pensons à la fluidité de telles identifications, chez une célèbre patiente de Freud, Dora, qui en passe par une identification imaginaire à un homme, M.K., pour viser l'objet de toute son attention et de ses interrogations, Madame K et son corps à la blancheur d'albâtre.

Plus qu'un trajet pré-dessiné et où le sujet choisirait librement son identité sexuée, la sexualité apparaît donc bien plutôt comme une épopée, qui relève avant tout du discours mais aussi de la façon dont un sujet s'est positionné, a accueilli l'inscription d'une jouissance qui ne variera pas. Ce qui va prédominer dans la vie sexuelle tient à la répétition dans le corps d'un événement de jouissance premier recouvert ensuite d'une signification qui le relie, secondairement, à l'Autre. A cet égard, le trajet d'une analyse est un long parcours de désidentification, pour retrouver ce noyau le plus intime, un « déshabillage de l'être » (Miller, 2018, p. 19), la mise au jour des signifiants et des insignes qu'on a prélevé à l'Autre, mise au jour d'une identité qui vient recouvrir la faille du sujet toujours pris entre deux signifiants pour aboutir à une solution toute singulière : un **savoir y faire** avec son symptôme, le bricolage qu'un sujet fait avec la jouissance sans forcément s'appuyer sur le Nom du Père.

Demeure alors ce qui de la pulsion résiste à l'ordonnement signifiant et se répète, cet objet a perdu dans la rencontre avec l'Autre et que le sujet tente de récupérer au champ social, objet séparé dont on se « pare » (Lacan, 1964, p. 194) pour se lier mais qui dans sa face de reste de l'opération signifiante, laisse une part d'inassimilé, *d'extime*, qu'il s'agit dans l'analyse de prendre à sa charge au risque d'être plus prompte à le pointer chez l'autre, au risque du surgissement de la haine.

Ou comme le formule Clotilde Leguil :

La psychanalyse conduit à affronter ces traces qui restent inscrites dans le corps libidinal comme des traces dont le sujet choisit de parler. Mais si les traces sont d'ordre signifiant, en ce qu'elles peuvent s'interpréter et **vouloir dire** quelque chose, le noyau traumatique renvoie à ce qui ne pourra ni être remémoré ni être symbolisé. Il est alors question d'identité dans un sens nouveau en psychanalyse lacanienne. Car l'identité n'est plus seulement de l'ordre du symptôme qui peut se déchiffrer, mais de l'ordre de ce qui est là, sans se laisser déchiffrer pour autant. Il s'agit de pouvoir nommer ce qui est impossible à **historiser** et restera à jamais comme séparé du reste (Leguil, 2019, s/p.).

De l'identification au symptôme à « l'identité symptomale » : se faire un nom

On saisit alors à quel point une analyse poussée jusqu'à sa fin constitue un long périple, de la mise en forme de l'informe à l'extraction des signifiants qui ont marqué le destin d'un sujet, de la traversée du « plan des identifications » (Lacan, 1964, p. 245) à la séparation d'avec cette part de soi avec laquelle on se présentait à l'autre. Pourtant, au bout du bout, demeure ce reste, cette part inintégrable sur laquelle Freud (1939) avait déjà buté dans son célèbre article *Analyse finie, analyse infinie*, part la plus intime du symptôme dont Lacan n'aura de cesse, dans son abord de ce qui résiste à la mortification signifiante, de montrer qu'on ne s'en sépare jamais tout à fait. À tel point qu'à la toute fin de son enseignement, il a pu évoquer, une seule fois, que le but d'une analyse était peut-être de « s'identifier à son symptôme » (Lacan, 1976, s/p.)

Comme le précise J.-A. Miller (2018, pp. 72-73):

[...] Le symptôme, ne se franchit pas, on ne le fait pas tomber, il ne se traverse pas. C'est dire que l'on doit vivre avec, faire avec, s'en débrouiller. Dire que l'analyse mène jusqu'à s'identifier au symptôme signifie Je suis comme je jouis. Cela veut dire encore beaucoup de choses qui ne sont qu'esquissées chez Lacan. On a parfois transformé en slogan technique la visée d'aller contre la jouissance. Le travail analytique est alors conçu comme progression du désinvestissement libidinal, si bien que l'avancée d'une analyse se mesure à celle de la mortification. A cet égard, traverser le fantasme revient à le désinvestir. Mais cela ne résout rien, parce que la libido au sens de Freud est une quantité constante. Aucun désinvestissement ne peut empêcher que reste le symptôme comme mode de jouir.

On pourrait s'étonner de cette formulation, « je suis comme je jouis », ou encore « je souis » (Lacan, 1974, p. 12) dira Lacan, qui pourrait être mésinterprétée comme la pire des dérives cyniques et anti- sociales. Et pourtant, bien loin des identifications contemporaines à des identités construites sur des modes de jouir particulier qui seraient partagés, on entend bien à quel point c'est au contraire d'avoir cerné l'impossible dont témoigne la persistance de cette **quantité constante de libido** qui fait le cœur pulsionnel du symptôme qu'un certain maniement paraît possible. Un maniement, et peut-être alors un autre type de nomination, qui ne vienne pas de l'autre, mais qui permette plutôt d'enserrer le plus singulier de ce qui anime chacun d'entre nous.

C'est toute la tentative de Lacan qui s'employa dans la dernière partie de son séminaire, tout en précisant qu'il n'était pas nominaliste (Lacan, 1975), à tirer tout de même toutes les conséquences de sa pluralisation des noms du père dans sa dévaluation du symbolique, en radicalisant sa conception du nom propre : comment nommer le noyau de réel le plus intime du sujet, cet objet a qui échappe à toute prise symbolique ?

Lacan va dépasser la traditionnelle opposition que fait Frege entre le Sens (Sinn) et la signification (*Bedeutung*), pour montrer que le nom propre comme le nom commun ne peuvent permettre de nommer ce « bout de réel, celui qui représente l'objet a » (Fajnwaks, 2014). Dans son Séminaire nommé *RSI*, il s'appuiera sur la façon dont le logicien Saul Kripke met en avant la nécessité de nommer les choses, *Naming and necessity* (Kripke, 1980). Pour Kripke (1980), le nom propre est spécifique, c'est un « désignateur rigide » en tant qu'un seul objet tombe sous son nom, et qui fait rencontre, marque inoubliable :

S'il y a eu plusieurs psychanalystes, il n'y a eu qu'un seul Sigmund Freud. C'est cette acception du nom propre qui permet de fonder une théorie du nom propre, entendu en nom propre de jouissance du sujet, car s'il existe quelque chose qui singularise un sujet au-delà de sa structure clinique, c'est bien sa modalité particulière de jouissance (Fajnwaks, 2014, p. 24).

Ce nom qui peut advenir à la fin d'un long parcours analytique est donc bien différent du nom propre de l'analysant. Il est à distinguer également des noms de symptôme par lesquels Freud par exemple épingla certains de ses célèbres analysants, comme *L'homme aux rats*, ou *l'Homme aux loups*, qui comme le nota J.-A. Miller, s'autorisent encore du Nom-du Père (Miller, 1992). C'est un nom unique, qui ne recouvre pas le trou du réel par le masque identitaire mais tente de l'enserrer, pour faire surgir une **identité symptomale** (Miller, 2017). Ou comme l'écrit Eric Laurent (2011, pp. 72-73), « Je suis ceci qui est le produit de mon analyse et des noms que j'y ai obtenus ».

Finalement, si une analyse s'inscrit aussi dans une dimension narrative, performative et tente de saisir ce qu'il en est de l'assertion de soi, c'est moins comme assumption d'une identité qui me représente que comme surgissement de ce qui était le plus étranger à soi et qui désormais est rentré dans la langue, puis a chuté, non sans inclure l'énigme de notre présence au monde comme le consentement à ce qui jamais ne pourra se dire. Peut-être est-ce qui peut donner chance d'une rencontre avec autrui plus apaisée, à partir de cette reconnaissance et de cette séparation de l'autre en soi qui permettrait de mieux faire lien.

Notes :

1. Artigo baseado na conferência *Identidade, identificação, nomeação, uma leitura contemporânea?*, realizada no dia 25 de outubro de 2025, pelo Instituto Sephora de Ensino e Pesquisa de Orientação Lacaniana - ISEPOL, como parte do Ciclo de Conferências Franco-Brasileiras.
2. Extrait du discours de Giorgia Méloni à Rome, cité par Amélia Barbui, *L'Italie, bouillon de culture naturelle pour un totalitarisme fluide*, Mental, n°48, novembre 2023.
3. Un tel « dico » a orienté les 52^{es} Journées de l'École de la Cause freudienne, « Je suis ce que je dis, dénis contemporains de l'inconscient », qui se sont déroulées par visioconférence les 19 et 20 novembre 2022.

Références

- Ayouch, T. (2015). *L'injure diagnostique. Pour une anthropologie de la psychanalyse*.
Bauman, Z. (2006). *La vie liquide*. Le Rouergue : Chambon.
Biagi-Chaï, F. (2022). Identités versus identifications. In *Boussole préparatoire aux 52es Journées de l'École de la Cause freudienne*.
Brousse, M.-H. (2017). *En direct d'Identity Politics*. L'Hebdo Blog.
Butler, J. (2006). *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*. La Découverte.
Chayet, S. (s.d.). *Judith Butler, théoricienne du genre et star pour la jeune génération*. Le Monde.
Dubreuil, L. (2019). *La dictature des identités*. Gallimard.

- Fajnwaks, F. (2014). Un nominalisme lacanien. In *Variétés de la nomination. Suites et variations*. Bulletin de l'ACF-VLB.
- Freud, S. (2001). *Psychologie des foules et analyse du moi*. Payot. (Œuvre originale publiée en 1921)
- Kripke, S. A. (1980). *La logique des noms propres*. Éditions de Minuit.
- Lacan, J. (1966). Fonction et champ de la parole et du langage. In *Écrits* (pp. 237–322). Seuil.
- Lacan, J. (1966). Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je. In *Écrits* (pp. 93–100). Seuil.
- Lacan, J. (1966). Propos sur la causalité psychique. In *Écrits* (pp. 151–193). Seuil.
- Lacan, J. (1966). Pour un congrès sur la sexualité féminine. In *Écrits* (pp. 723–736). Seuil.
- Lacan, J. (1966). Subversion du sujet et dialectique du désir. In *Écrits* (pp. 793–827). Seuil.
- Lacan, J. (1973). *Le Séminaire, livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Seuil.
- Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, livre XX : Encore*. Seuil.
- Lacan, J. (1981). *Le Séminaire, livre III : Les psychoses*. Seuil.
- Lacan, J. (1991). *Le Séminaire, livre XVII : L'envers de la psychanalyse*. Seuil.
- Lacan, J. (1998). *Le Séminaire, livre V : Les formations de l'inconscient*. Seuil. (Œuvre originale publiée en 1957).
- Lacan, J. (2001). Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. In *Autres écrits*. Seuil.
- Lacan, J. (2001). Note sur l'enfant. In *Autres écrits* (pp. 373–374). Seuil.
- Lacan, J. (2001). Allocution sur les psychoses de l'enfant. In *Autres écrits* (pp. 362–363). Seuil.
- Lacan, J. (2011). La Troisième. *La Cause freudienne*, 79.
- Lacan, J. (2015). Note sur le père. *La Cause du désir*, 89, 7–9.
- Lacan, J. (2016). De la structure comme immixtion d'une altérité préalable à un sujet quelconque. *La Cause du désir*, 94, 7–12.
- Laurent, É. (2015). Genre et jouissance. In *Subversion lacanienne des théories du genre* (pp. 145-151). Éditions Michèle.
- Laurent, É. (2022). La jouissance performative et l'acte analytique. *Textes préparatoires aux 52es Journées de l'École de la Cause freudienne*.
- Leguil, C. (2019). Le sujet lacanien, un « Je » sans identité. *Astérion*, 21.
- Marteau, S. (2020). *Le mouvement Collages féminicides se déchire sur la question trans*. Le Monde.
- Miller, J.-A. (1977). Enseignement de la présentation de malades. *Ornicar*.
- Miller, J.-A. (1992). *De la nature des semblants*. Enseignement au département de psychanalyse, Université Paris VIII. Inédit.
- Miller, J.-A. (1996). *L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique*. Cours, Université Paris VIII. Inédit.
- Miller, J.-A. (2001). Quand les semblants vacillent. *La Cause freudienne*, 47.
- Miller, J.-A. (2018). *L'os d'une cure*. Navarin.

Citação/Citation: Leblanc-Roïc, V. (mai. 2025 a out. 2025). Identités, identification, nomination, une lecture contemporaine. *Revista aSEPHallus de Orientação Lacaniana*, 20(40), 151-168. Disponível em <https://www.isepol.com/asephallus> DOI: 10.17852/1809-709x.2025v20n40p151-168.

Editor do artigo: Tania Coelho dos Santos

Recebido/ Received: 22/06/2025 / 06/22/2025.

Aceito/ Accepted: 08/12/2025 / 12/08/2025.

Copyright: © 2025. Associação Núcleo Sephora de Pesquisa sobre o moderno e o contemporâneo. Este é um artigo de livre acesso, que permite uso irrestrito, distribuição e reprodução em qualquer meio, desde que o autor e a fonte sejam citados/This is an open-access article, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the author and source are credited.